

## Walpurgisnacht

### Chapitre I) L'arrivée

La dernière fois que j'ai eu des nouvelles de mon oncle Gaston, c'était lorsque ce vieux professeur d'histoire de la faculté de Nancy partit passer sa retraite dans un manoir du XVIII<sup>e</sup> siècle, perdu dans un village des Vosges, qu'il avait acheté pour, selon ses propres dires, une bouchée de pain. Pouvoir se promener à sa guise dans ses montagnes, ses forêts qu'il avait tant aimé était sans doute, la meilleure façon pour lui de finir sa vie.

Et me voilà, quelques mois plus tard, son exécuteur testamentaire, perdu au milieu de cartons, à devoir ranger ce qui restait de ses affaires. Rien d'extraordinaire, quelques livres, quelques bibelots. Non, plutôt beaucoup de livres, une considérable bibliothèque. La sienne certes, mais aussi celle qu'il avait eu la « chance », comme il disait, de pouvoir acheter avec le manoir. Si j'ai bien compris, le précédent propriétaire était un natif de la région qui avait fait sa vie à Stuttgart et qui ne voulait pas s'encombrer de l'entretien d'une vieille maison de famille pour laquelle il n'avait aucune affection. Il était pressé, Gaston avait le temps et aucun autre acheteur ne s'était présenté. Il faut dire que ce coin reculé de Lorraine n'avait pas encore été découvert par des agents immobiliers avides de vendre des parcelles d'authenticité à des néo-ruraux souhaitant faire leur retour à la terre. Le climat rude en hiver protégerait probablement encore un temps la région. À moins que le réchauffement climatique ne le transforme en nouveau Lubéron.

La bâtisse avait du charme pourtant. Une solide demeure, ayant probablement appartenu à quelque propriétaire terrien enrichi qui avait pu s'offrir les apparences d'une réussite arrachée à une terre pouvant parfois s'avérer généreuse à qui sait lui parler. Coiffée du toit pentu typique de la région et si efficace pour laisser s'écouler la neige, elle se présentait sous une allure majestueuse mais sévère qui se dégageait de l'ensemble du bâtiment. Perdue au milieu des bois, on pouvait y loger facilement une dizaine de personnes, la famille au complet et quelques serviteurs pour qui en aurait encore eu la fantaisie de nos jours. La charpente offrait à l'intérieur les magnifiques poutres apparentes tellement recherchées par les marchands de biens.

Je devais avouer que j'avais été surpris, choqué par la nouvelle de la disparition de Gaston lui qui semblait si vigoureux encore pour son âge, et si enthousiasmé par le nouveau chapitre qui s'ouvrait dans sa vie. Je fus aussi, triste, bien sûr. Et nostalgique. De ne pas avoir pu passer plus de temps avec lui. Il avait pour moi tout de l'oncle rêvé. Une formidable façon de raconter des histoires, un goût prononcé pour les anecdotes amusantes, les curiosités selon sa formule. Et c'était lui qui m'avait permis de découvrir les mythes, avec un net penchant pour le nord. Les *Eddas*, poétique et prosaïque bien-sûr, et la *Gesta Danorum*, la *Geste des Danois* de Saxo Grammaticus qui inspira jusqu'à l'*Hamlet* de Shakespeare. Ainsi que toute la littérature romantique allemande tentant de faire revivre au XIX<sup>e</sup> siècle de la science triomphante et de la révolution industrielle, un passé qui ne fut ni biblique, ni gréco-romain. Gaston avait tant aimé ces mythes, ces contes, cette littérature que Hollywood défigurait à l'occasion, tout en pouvant toujours donner l'envie de découvrir les dieux et héros morts il y a des siècles.

Le notaire m'avait donné rendez-vous vers dix heures ce lundi à l'adresse indiquée, et je devais avouer que le GPS ne fut pas inutile dans mon périple. Le notaire m'attendait devant la porte, et après une rapide échange de banalités et une poignée de main molle, il me remit les clefs et me fit

faire le tour du propriétaire. C'était la parfaite caricature du notable de province. Un peu gras, un peu rouge, court sur pattes, châtain et légèrement dégarni sur le dessus, un adepte de cette horrible stratégie consistant à rabattre une mèche plus longue du côté sur le dessus du crâne. Je ne comprendrai jamais ceci, moi qui avais dû faire le deuil des boucles de ma jeunesse il y a déjà une bonne décennie. Mais au moins, il était compréhensible lorsqu'il parlait, ne se réfugiant pas derrière un jargon horripilant. Son costume était d'une élégance classique, et laissait deviner un goût pour le confort, ainsi qu'une prise probablement récente d'embonpoint.

La maison était certes vieille, mais le confort moderne était arrivé jusque là, si on entend par confort moderne, l'eau courante, le gaz et l'électricité. Il n'y avait pas beaucoup de réseau pour le téléphone et je ne risquais pas d'être éligible à la fibre avant des mois, pour ne pas dire des années. Les joies de la diagonale du vide. Mais au moins je ne mourrai pas de froid. D'autant qu'il y avait de nombreux poêles, et visiblement assez de bois pour me chauffer un hiver entier si la fantaisie me prenait de le faire à l'ancienne.

Dans ma peine, il me restait quand même une chose pour me consoler. Une boule de poils. Félix. Ce vieux Félix. Un chat roux recueilli il y a peut-être quinze ans par Gaston, dans un refuge où l'avait traîné feu sa seconde épouse. Et quand le notaire ouvrit la porte pour que je prenne possession du manoir, ce matou était là, à m'attendre, fatigué et amaigri, mais toujours présent. Je me souvenais de lui, petite bête à moitié sauvage lorsqu'il avait été adopté. Et maintenant, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Avec une patte arrière qui traînait et une oreille qui pendait. Il s'approcha de moi, et sans trop se poser de questions, commença à se frotter contre ma jambe en ronronnant. Je ne sais pas s'il était content de me retrouver par affection, ou simplement parce qu'il savait que j'allais enfin le nourrir, mais j'osais espérer que ce fût pour les deux.

Le notaire me montra les différentes chambres, et je décidais de prendre mes quartiers dans une des plus confortables, qui faisait semblait-il office de chambre d'amis lors des grandes heures du lieu, alors que Gaston avait, sans que cela ne m'étonne, choisi la chambre principale. Il avait toujours aimé son confort. Et le prestige.

## Chapitre II) Exploration

Assez peu pressé de repartir, je profitais des jours qui suivirent pour découvrir les environs. J'étais un plein pays lorrain, marqué des stigmates de la première guerre mondiale, un obus de 14 ayant encore été découvert l'année dernière dans les bois. Un siècle plus tard, les plaies béantes se refermaient à peine, les derniers témoins de cette époque poussant leur ultime soupir dans le silence général d'une époque noyée dans le présent et donc oubliée du passé.

En dehors de ça, le coin était tout à fait charmant, et je comprenais que Gaston ait été séduit au point de vouloir y emménager. Un marché avait lieu sur la place du village, qui n'était qu'à une quinzaine de minutes de route. Les gens y étaient accueillants, la conversation agréable, et les fameux produits du terroir que les chaînes de supermarché sont toujours promptes à nous vendre sous cellophane, avaient le goût d'une authenticité sur laquelle il n'est pas possible d'apposer une marque.

Mais autour de verres de mirabelle, les langues à l'occasion se déliaient, trop empressées de raconter au nouveau venu les pittoresques légendes locales, à propos de procès en sorcellerie qui avaient détruit quelques familles à peu près à l'époque où l'affaire des poisons avait éclaboussé la cour de Versailles. Avec un soupçon concernant une éventuelle intervention de la Sainte Vehme.

Ici, point de nobles inquiétudes, mais de sordides exécutions sommaires orchestrées par les villageois. Sans qu'on sache vraiment si ce furent les vrais sorciers qui trépassèrent. Au contraire, une rumeur persistante indiquait que les condamnés n'auraient été que les témoins, et que les vrais coupables avaient réussi à convaincre les juges de les innocenter, peut-être parce que ces derniers faisaient partie de la cabale. À moins qu'un sort assez puissant n'ait réussi à cacher la vérité. Autant dire que j'étais, l'alcool aidant, tout à fait enchanté par de si étonnantes fariboles, même si parfois, je remarquais, à la sauvette, de noirs regards se posant sur ceux qui me racontaient cela. Probablement que tout le monde n'appréciait pas que l'on colportât encore sur un village aussi respectable, des rumeurs les faisant passer pour des sauvages arriérés, du genre à clouer les chouettes vivantes sur les portes pour jeter un mauvais sort.

Et en même temps que je prenais mes marques dans le village, je faisais le tri dans les affaires de Gaston, d'autant que le doyen de l'université m'avait demandé si je pouvais lui remettre des manuscrits de mon oncle, afin de les éditer, ou de permettre aux doctorants de les consulter. Je ne lui promis rien, si ce n'était de regarder, si jamais je trouvais quelque chose pouvant l'intéresser. Et c'est ainsi que je me jetais à corps perdu dans la consultation des archives de Gaston.

Je commençais bien sûr par la vulgaire paperasse administrative, impeccablement rangée comme à son habitude, et ne découvris rien de bien captivant. Ce qui devait être fait l'était, tout était en ordre, si ce n'est des abonnements à diverses revues que je dus résilier. Mais ce qui m'attendait bien sûr, était la gigantesque bibliothèque, pour y dénicher si possible, la perle rare pouvant m'intéresser, et à défaut, que j'offrirai au doyen.

Pendant que je rangeais un volume sur les garnisons romaines à la limite des terres germaniques dans une pile, tout en lorgnant sur une deuxième surmontée du *Rameau d'or* de Frazer, j'entendis une troisième s'effondrer. C'était Félix qui l'avait renversée, se croyant sans doute encore aussi agile que dans ses jeunes années. Il avait manqué de peu de se faire écraser la queue. Après avoir vérifié qu'il n'avait rien, je regardais ce qu'il avait bien pu faire tomber. Parmi des gravures anatomiques du XIX<sup>ème</sup>, entre un *Culte des goules* du Comte François-Honoré Balfour d'Erlette, *La croisade contre le Graal* d'Otto Rahn, les *Paroles de Wod l'inspiré* et un *Vermis Mysteriis* – que je compris comme les *Mystères du ver* – de Ludvig Prinn, se trouvait, sans que je ne m'y attende, le journal intime de Gaston. J'y découvrais, non sans une certaine émotion, l'élégante écriture manuscrite, du gamin qui avait appris avec la plume sergent major et continuait à s'appliquer avec un stylo plume, pour tout ce qui était trop personnel pour pouvoir être tapé sur un clavier.

Parmi les fleurs séchées, et les plumes de passereaux ramassées dans la nature, je découvrais, au fur et à mesure, les derniers mois de la vie de mon oncle. Je devais avouer que je ne m'attendais pas à ce qu'elle fût si inquiétante. Peut-être que j'imaginai trop de choses, que les histoires arrosées de mirabelle me montaient à la tête. Cependant, il y avait beaucoup de coïncidences. Avec ce que je vivais moi-même.

Après avoir parcouru des pages concernant le départ à la retraite de Gaston, et les différents hommages que l'université avait pu lui rendre – ne serait-ce que lors de son dernier cours magistral, face à une poignée d'amis émus, une masse d'étudiants indifférents et surtout préoccupés par le sujet qui tomberait ce semestre, et des collègues, plus présents par politesse et tradition que réels affection et respect pour lui – je tombais sur les pages les plus intrigantes, celles concernant son arrivée au manoir. Je devais confesser que plus je lisais, plus je m'inquiétais. Bien qu'il fût possible que ce ne fût rien. Cependant, il était vrai, que la nuit, ici, au milieu de nulle part, il y avait beaucoup de bruits. Peut-être que ce n'était que des rats, et que Félix était bien trop vieux pour leur courir après. J'espérais que ce ne fussent que des rats. Je n'avais jamais autant souhaité avoir des rats chez moi.

### Chapitre III) Le manuscrit

« 16 septembre

Pour la première fois, depuis un demi siècle, je ne ferai pas la rentrée universitaire. Ni comme étudiant, ni comme prof. J'ai bien pris un verre avec Blondiau le dernier jour. Il me parla avec enthousiasme de son projet de voyage à Oman. Je l'envie un peu.

En ce qui me concerne, finies les copies à corriger. Finis les cours à préparer. Finis les oraux avec des étudiants au rattrapage bien incapables de répondre. Libre enfin ? Peut-être bien. Ce n'est pas que ma vie ait été très contraignante, car tout en ayant dû travailler pour arriver à mon poste, je devais confortablement vivre des acquis d'une décennie de travail pendant les quatre qui suivirent. Mais voilà, je n'ai plus aucune contrainte, si ce n'est mon âge.

Il me reste tant de choses à voir, à lire, à écrire. Pour voir, je suis bien sûr tenté de voyager. J'ai enfin le temps et un peu les moyens. Cependant je suis toujours déçu. C'est dans la Grèce d'Homère que j'aurais voulu aller, croiser Hercule sur le chemin pour terrasser l'Hydre de Lerne. Ou bien encore voguer en mer du Nord avec Leif Erickson. Alors que le monde contemporain m'ennuie. Cette uniformité du monde moderne, standardisé qu'importe les kilomètres que l'on peut parcourir ne m'incite pas à quitter ma campagne.

Trouver le manoir a vraiment été ma chance de l'été. Félix semble avoir trouvé ses marques, tout en en posant certaines sur les meubles, le salopiot. Parfois il se planque derrière eux, ou poursuit un bruit qu'il ne semble jamais attrapper. Maître Becker m'avait prévenu qu'il y aurait peut-être besoin de faire venir les exterminateurs pour des rats ou des parasites du bois. Il en a profité pour me conseiller une entreprise qui s'en occupait dans la région.

Mercredi dernier, je suis allé au marché. Entre deux bouteilles de bière et une de mirabelle, j'ai dévalisé la charcuterie. Autant dire que les artisans ont de suite repéré le nouveau venu que j'étais. J'ai discuté du manoir, de la région. Chaque vendeur me faisait l'article de ses spécialités. Quand une ombre a jailli sur ce tableau de prime abord idyllique. En sortant d'une boutique, je bousculais par inadvertance un homme sans âge, borgne, hirsute et édenté, qui ne répondit qu'une chose à mes excuses pleines de confusion, un sifflement perfide surgit du fond de la gorge et des âges : « Hexennaat »

Un passant vint vers moi pour me dire que c'était le vieux Muller et qu'il ne fallait pas trop y faire attention. »

Je reconnaissais bien là mon oncle. Il mettait du francique dans un texte sans même prendre la peine de le traduire. Peut-être aurait-il mis une note de bas de page s'il avait fait éditer un jour ce journal intime. Mais je n'en avais pas besoin et je savais de quoi il parlait. Hexennaat. Walpurgisnacht en allemand. Une nuit. Une nuit par an, du 30 avril au 1er mai. La fin de l'hiver. Le retour de la nature. La sève des arbres recommençait à couler. Il fallait que l'on versât le sang. Goethe y plaça la danse dans son *Faust*. Bram Stoker y fit référence dès le début de son *Dracula*. C'était un folklore lointain, un symbole facile pour qui voulait écrire une histoire de sorcières, de vampires, de démons. L'occasion d'un sabbat sanglant, où entre transe et danses, le sang coulait à flots dans une nuit de débauche et de péchés. L'Église avait combattu ces pratiques jusqu'à ce que la Révolution ne lui fasse perdre son pouvoir. Et même déjà sous Louis XV, plus beaucoup de juges ne croyaient en la réalité de telles pratiques. Mais rien n'empêchait qu'un vieux fou puisse y faire référence.

J'allais reprendre plus tard la lecture du journal intime. J'avais pour ainsi dire d'autres chats à fouetter. Je n'avais pas vu Félix de la journée, et je me décidai donc à le chercher. Je parcourais les différents couloirs du manoir, allumant la lumière quand il y en avait dans la pièce, et me servant d'une lampe torche pour vérifier sous les meubles. J'avais emporté une petite gamelle de métal que je faisais tintinnabuler avec des croquettes. Quand je vis enfin Félix, tout peureux sous un fauteuil, le pelage maculé de sang frais.

De peur qu'il ne se soit blessé, voire battu avec une bête, je vérifiais en le retournant dans tous les sens qu'il ne se fût pas entaillé quelque part. Visiblement, il n'avait aucune coupure, ni rien de cassé. Ce sang n'était donc pas le sien. S'il avait tué ou battu un autre animal, pourquoi donc était-il si tremblant, terrorisé dans le noir, visiblement rassuré dans mes bras, lui qui avait toujours détesté être tripoté comme une peluche, d'où son aversion pour les enfants ? Il fallait toujours que

le vétérinaire soit très patient avec lui. Mais là, rien. Il se laissait totalement faire. Je ne sais pas ce que c'était, mais il avait vraiment dû avoir peur. Peut-être un gros rat. Assez gros pour s'attaquer à un chat. Assez téméraire surtout. Mais que Félix, malgré son grand âge avait réussi à vaincre, non sans y laisser quelques plumes, ou plutôt quelques poils, et surtout, non sans perdre l'envie de s'aventurer trop loin de moi.

Je le prenais donc sous mon bras, pour le débarbouiller dans la salle de bain. Lui qui n'avait jamais été tellement friand des bains, se laissait faire sans rechigner.

## Chapitre IV) Une caverne d'Ali Baba

Gaston, dans son journal intime, se plaignait beaucoup des bruits la nuit, dans la cave, dans les murs, de la charpente qui travaillait, soumise aux vents et à l'humidité. Rien de bien surprenant. Dans une vieille maison, il y avait toujours des petits bruits. Et puis, nous étions à la campagne. C'était bruyant. Forcément, des bêtes traînaient, grattaient, grouillaient un peu partout. Le notaire m'avait conseillé de faire contrôler la présence possible de parasites, comme les capricornes. Rien de bien méchant comme il disait, mais cela restait possible.

Dans la soirée, je me replongeais dans la lecture du journal intime de mon oncle.

« 23 octobre

Cette bibliothèque est vraiment fascinante. Je crois que celui qui me l'a vendu n'avait pas conscience de ce qu'elle contient. J'ai trouvé un authentique exemplaire du *Rauthskinna*, un manuel de magie noire islandais. Écrit en runes. Une vraie pépite. Un exemplaire rarissime avec les talismans dessinés, comme le vegvisir, la boussole que les Vikings se faisaient tatouer pour ne jamais perdre leur chemin, ou le plus sinistre nábrókarstafur, qui permettrait pour celui qui en use de fabriquer un pantalon en peau humaine dont des pièces d'or tomberaient du scrotum. Rien de bien original là-dedans, les arts occultes poursuivent toujours les mêmes buts, que ce soit l'amour, la santé ou la fortune, ce pour quoi bien des dieux ont reçu offrandes et prières. Certains de manière plus sanglante que d'autres, mais l'intention reste la même. »

Il fallait absolument que je trouvasse le manuscrit dont parlait ici Gaston. D'abord pour le faire authentifier. Et peut-être pour en faire don à la faculté. Il était même possible que cela fût une vraie curiosité, si jamais, par un macabre hasard, cet exemplaire était relié en peau humaine, ce qui n'était pas tout à fait impossible. Je me remis à fouiller dans la bibliothèque.

Entre deux manuscrits sur l'astrologie babylonienne, un volume intitulé *Unaussprechlichen Kulturen* – que je traduisis comme « les cultes sans nom » d'un certain Friedrich Von Junzt – et un essai sur Iram – la ville des milles colonnes maudite par Allah dans le *Coran* – Félix se mit à se frotter contre ma jambe, comme pour me demander quelque chose.

Je crus qu'il réclamait des croquettes, et ne le voyant pas manger alors que j'avais rempli sa gamelle, je décidai de le suivre. Il marchait dans la maison, en donnant l'impression de savoir où il allait. Il se retournait vers moi, comme pour vérifier si j'étais toujours derrière lui.

Il se mit à gratter une porte que je n'avais pas encore ouverte, le notaire m'ayant dit qu'il n'avait pas la clef et qu'il faudrait probablement faire venir un serrurier. Peut-être avait-il senti la piste d'un animal. Plus par acquis de conscience que par conviction, je vérifiais que la porte était bien fermée, et dans un grincement long et sinistre, celle-ci s'ouvrit.

Je cherchai un interrupteur, en trouvai un, mais celui-ci n'alluma rien. Je suis donc retourné dans la bibliothèque pour ramener une lampe de poche et descendis. Un long escalier en bois grinçant m'amena dans ce qui était probablement une cave servant de débarras. Je me tenais fermement à la rambarde, n'ayant pas tellement confiance en la solidité des marches. Je trébuchai quand même sur la dernière marche avant de toucher le sol. Mon arrivée dut faire fuir des rats, car j'entendis le bruit d'un cavalcade et des cris perçants. Je baladai ma lampe sur les murs, le sol, le plafond. La pièce était étrangement aménagée. Il y avait un lustre en fer forgé, dans un style rustique. Traînaient par ci, par là, une sorte de baignoire en métal, des outils agricoles, une table sur laquelle était posée un sablier, et, ce qui me surprit beaucoup plus, des os d'animaux, des crânes de chèvres ou de moutons, parmi des bocaux de formol dans lesquels étaient des animaux. Des reptiles, des foetus malformés de mammifères, des oiseaux empaillés. Une vraie caverne d'Ali Baba pour brocanteur. Ainsi que des lames rouillées.

Je remontai pour chercher un escabeau, des ampoules électriques et un balai. Après avoir rétabli la lumière et fait un brin de ménage, je pus mieux me rendre compte de ce qu'était la pièce.

Le sol, que je croyais être un banal carrelage se révéla plus intéressant, mais aussi, plus inquiétant. Ce n'était pas tout à fait du carrelage, mais plutôt, une mosaïque. Assez grossière dans son exécution. Avec des inscriptions dans un étrange mélange de latin, d'hébreux et d'allemand. De nombreux signes astrologiques aussi formaient une sorte de cercle. Les symboles de Saturne

et de la Lune revenaient régulièrement, ainsi que les signes alchimiques des éléments.

Et ce cercle, ou plutôt cette ronde, par l'étrange dynamisme de l'ensemble, me dirigeait irrésistiblement vers son centre. Un pentacle.



## Chapitre V) Un bruit

Miracle ! J'ai enfin trouvé le *Rauthskinna* qui avait tant enthousiasmé Gaston. Les gravures y étaient magnifiques. Malheureusement, je me retrouvais bien incapable de déchiffrer les runes pour lire ce texte, et mon oncle était la seule personne que je connaissais qui était capable de le faire. Je mis donc ce volume de côté et poursuivais mes recherches dans la bibliothèque. Il fallait reconnaître que le principal défaut de cette collection était de ne présenter aucune logique apparente dans son organisation.

Je prenais un ouvrage intitulé *Introduction au culte qliphothique – utiliser la kabbale dans la lutte contre les sephiroth*. Ce titre m'avait amusé. Mon goût durant ma jeunesse pour le black metal et le death metal, m'avait un temps amené, par le discographie des Suédois de Dissection, à me renseigner sur le satanisme anti-cosmique. Mais cela restait pour moi surtout le folklore du metal scandinave. Trouver ici un tel livre me surprenait. Surtout dans une vieille maison dont absolument rien ne semblait évoquer un quelconque goût pour le metal. Autant dans le blues, le rock et le metal, depuis longtemps il y avait une fascination pour les arts occultes, que ce soit l'évocation du loa vaudou Papa Legba dans le *Cross road blues* de Robert Johnson, le *Sympathy for the devil* des Rolling Stones, le *Devil went down to Georgia* du Charlie Daniel's band, le *Mister Crowley* d'Ozzy Osbourne – plus généralement la fascination pour Aleister Crowley dans les années 60 et 70 poussant Jimmy Page à acheter son manoir et même les gentils Beatles à le faire apparaître sur la couverture de l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, entre un gourou indien et l'actrice Mae West, autant il n'était pas évident de retrouver dans une vieille demeure ce qui pour moi, jusqu'à présent ne relevait que des fantasmes blasphématoires du metal.

Je commençais donc à lire un ouvrage consacré à un sujet lui-même marginal dans la marge de l'ésotérisme, la vénération de démons dans la kabbale. Cela débutait par une sorte de profession de foi rejetant le demiurge pour sa cruauté envers les hommes et déclarant une foi totale envers les qliphoths, pour les pouvoirs et richesses qu'ils accordaient ici bas à ceux qui les servaient, au lieu de la vague récompense du salut dans l'au-delà pour qui suivait la voie de souffrance voulue pour les hommes par Dieu. Ces démons étaient opposés aux séphiroth, les dix puissances créatrices émanant d'une des énergies du Dieu créateur. Ce type de déclaration n'était guère surprenant dans un traité dont le titre lui-même laissait supposer que l'auteur défendait la voie de la main gauche, cette initiation ésotérique qui conduisait plus vers les ténèbres que vers la lumière. Félix me regardait avec insistance. Je le caressais avant de me replonger dans ma lecture. Je n'avais pas l'habitude qu'il me regardât si longuement, si fixement.

Un premier chapitre était consacré aux cultes cananéens, notamment à Baal et Moloch, auxquels étaient sacrifiés des enfants, pour s'assurer la fertilité, la fortune, la victoire dans un combat. Les Romains qui calomniaient toujours leurs ennemis en avaient justement accusé les Carthaginois durant les guerres puniques. Je poursuivais ma lecture. Il y avait des descriptions particulièrement licencieuses des rites sexuels montrant de la part de l'auteur une fascination pour cette débauche. Cela restait un grand classique des ordres ésotériques comme la Golden dawn ou l'Ordo templi orientis, dont les orgies avaient provoqué des scandales au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, bien plus d'ailleurs que les aspirations satanistes ou lucifériennes, que les scientifiques ne prenaient pas au sérieux et que les romantiques ne regardaient pas d'un mauvais œil.

Puis il y avait une liste de rituels. On y trouvait ainsi des incantations que l'auteur avait eu le bon goût d'écrire en cananéen dans l'alphabet protosinaïtique, avec une transcription en alphabet latin et la traduction. Il y avait aussi des dessins à réaliser dans de la cendre, du sable ou à se faire tatouer suivant l'effet recherché. Des offrandes de fleurs, de fruits, de lait, de vin, de miel pouvaient accompagner ces rites, comme des pratiques sexuelles assez variées. Jusque là, rien de bien surprenant qu'on ne retrouverait pas dans un manuel de magie disponible sans peine dans n'importe quelle librairie, au rayon ésotérisme, sans même que cela ne soit sa spécialité. Il y a régulièrement un public adolescent, un peu metal, un peu gothique, un peu mystique qui peut se pencher sur ce genre de choses, par vraie curiosité métaphysique ou attirance esthétique.

Le chapitre suivant était bien plus sinistre. Il s'agissait des rites sanglants. Cela pouvait impliquer des sacrifices d'oiseaux, d'agneaux, de chevreux, de chiens, avec des bains rituels

dans le sang versé. Il y avait même la description d'un taurobole, ou baptême dans le sang d'un taureau, à l'image de ce qui se faisait dans le culte de Mithra. Et puis, il y avait la suite. Les sacrifices humains. Suivant l'importance de ce qui était demandé, cela pouvait impliquer de répandre le sang d'un prisonnier capturé à la guerre (ce qui peut paraître anachronique), d'une vierge, d'un enfant, ou bien encore le sacrifice ultime, le suicide de celui qui formule la requête, afin de lui permettre d'atteindre une toute puissance sur un autre plan astral. Régner dans le chaos. En observant Félix, je compris que ce n'était pas moi qu'il regardait. Non. En réalité, il regardait fixement juste derrière moi. Je me souvins que nous étions le 30 avril. Je n'osai pas me retourner.